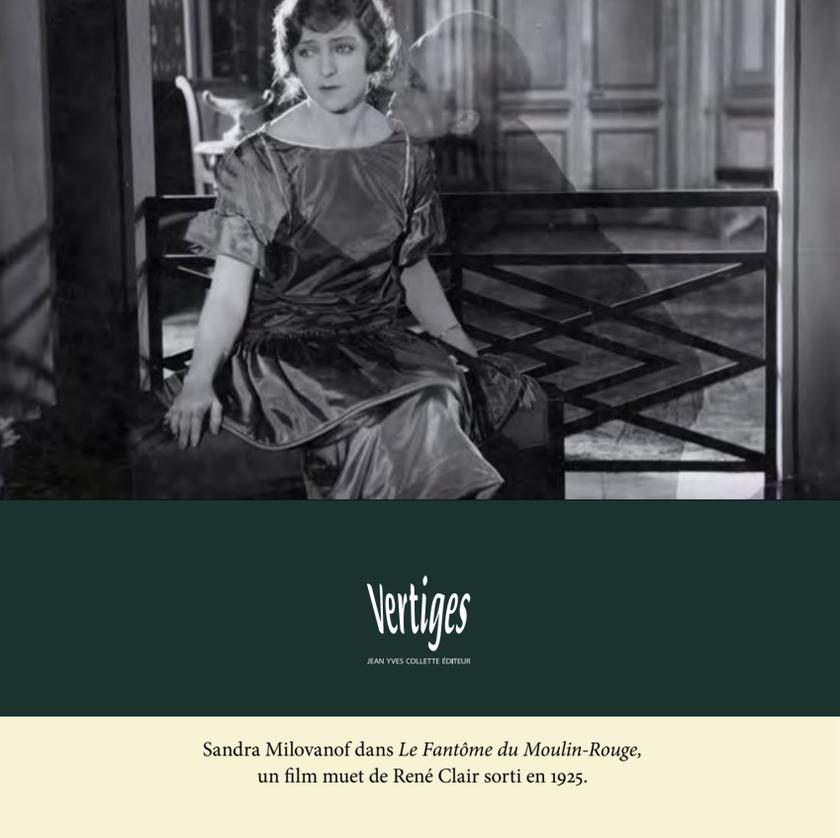


Christian Johann Heinrich Heine

Il n'y a pas de fantômes



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Sandra Milovanof dans *Le Fantôme du Moulin-Rouge*, un film muet de René Clair sorti en 1925.



Moritz Daniel Oppenheim (1800-1882),
Christian Johann Heinrich Heine (1831),
Kunsthalle, Hambourg, Allemagne.

IL N'Y A PAS DE FANTÔMES

DANS LA NUIT que je passai à Goslar, il m'arriva quelque chose de très extraordinaire. Je n'y puis penser encore aujourd'hui sans effroi. Je ne suis pas autrement peureux de nature, mais je crains les esprits presque autant que l'Observateur autrichien. Qu'est-ce que la peur ? Vient-elle de la raison ou de la sensibilité ? Je disputai souvent sur cette question avec le docteur Saül Ascher, quand je le rencontrais au café Royal, à Berlin, où je dînai pendant longtemps. Il soutenait toujours que nous craignons quelque chose, parce que les conclusions de la raison nous le font reconnaître pour effrayant ; que la raison seule était une force, et non la sensibilité. Pendant que je mangeai et buvai bien, il me démontrait continuellement les hauts mérites de la raison. À la fin de sa démonstration, il ne manquait jamais de regarder à sa montre et de conclure ainsi : *La raison est le premier de tous les principes !*

La raison ! Quand j'entends ces mots aujourd'hui, je vois toujours le docteur Saül Ascher avec ses jambes abstraites, son habit étriqué d'un gris transcendantal, son visage anguleux et comme congelé, qui aurait pu servir de planche à figures pour un manuel de géométrie. Ce personnage fort avancé dans la cinquantaine était une ligne droite incarnée. Dans sa tendance continuelle vers le positif, le pauvre homme, à force d'analyse, avait perdu toutes les splendeurs de l'existence, tous les rayons de soleil, toutes les fleurs, toute croyance, et il ne lui restait rien que la tombe froide et positive. Il avait en particulier une dent contre l'*Apollon du Belvédère* et le christianisme. Il avait écrit contre ce dernier une brochure dans laquelle il démontrait l'absurdité et la fin prochaine de cette religion. Il a d'ailleurs fait une foule de livres où la raison se vante sans cesse de sa propre excellence, et comme le pauvre docteur était d'assez bonne foi, il ne méritait que respect sous ce rapport. Mais où il était le plus plaisant du monde, c'était de lui voir faire une figure si sérieusement sotte, quand il ne pouvait comprendre ce que comprend un enfant, par cela même qu'il est enfant. Je visitai quelquefois le docteur de la raison chez lui. Un jour que j'allai lui faire encore une visite, son domestique me dit :

— Monsieur le docteur vient de mourir.

Cela ne me fit guère plus que s'il m'eût dit :

— Monsieur le docteur a délogé.

Mais revenons à Goslar.

Le premier de tous les principes, c'est la raison, me disais-je pour me rassurer, quand je me mis au lit. Cependant, cette formule resta sans effet. Je venais de lire dans les *Contes allemands*, de Varnhagen de Ense, que j'avais emportés de Klausthal, l'histoire effrayante d'un fils que son propre père voulait assassiner et qui fut averti pendant la nuit par l'esprit de sa mère défunte. La façon merveilleuse dont cette histoire était contée m'émut pendant la lecture, au point de me donner le frisson. Et puis les histoires de revenants excitent un sentiment de terreur bien autrement grand, quand on les lit en voyage, la nuit, dans une ville, dans une maison, dans une chambre où l'on n'a jamais été. Que d'horreurs ont déjà pu se passer à la place même où je suis ! se dit-on involontairement. En outre, la Lune jetait une lumière très douteuse dans la chambre, toutes sortes d'ombres sinistres s'agitaient sur le mur, et quand je me mis sur mon séant dans le lit, pour regarder autour de moi, j'aperçus...

Il n'est rien de plus effrayant que de voir tout à coup, par un clair de lune, fortuitement, son propre visage dans une glace. Au même instant sonna une pesante et baillante horloge, si longtemps et si lentement que je crus, après le douzième coup, que douze heures pleines avaient eu le loisir de s'écouler pendant ce temps, et que j'allais nécessairement encore entendre sonner douze fois. Entre l'avant-dernier et le dernier coup de marteau, une autre horloge tinta, mais vive, claire, presque grondeuse, et comme impatientée par la lenteur de madame sa commère. Quand les deux langues de fer se turent, et qu'un profond silence de mort régna dans toute la maison, il me sembla tout à coup que j'entendais dans le corridor, devant la porte de ma chambre, quelque chose traîner et chanceler, comme la démarche incertaine d'un vieillard. Enfin, ma porte s'ouvrit, puis entra lentement le défunt docteur Saül Ascher. Une fièvre froide courut dans la moelle de tous mes os ; je tremblai comme la feuille du peuplier, et à peine osai-je regarder le fantôme. Il avait le même air qu'autrefois, le même habit gris transcendantal, les mêmes jambes abstraites et la même figure mathématique. Elle était seulement plus jaune, et sa bouche aussi, qui formait jadis deux angles de 22 degrés et demi, était toute pincée et le rayon de ses orbites avait augmenté. Chancelant et s'appuyant, comme autrefois, sur un jonc d'Espagne, il s'approcha de moi et me dit d'un ton amical, avec son ordinaire langage traînant : Ne craignez rien, et ne croyez pas que je sois un revenant. C'est une illusion de votre imagination quand vous croyez ne voir que mon spectre. Qu'est-ce qu'un spectre ? Donnez-m'en une définition ! Déduisez-moi les conditions de la possibilité d'un spectre ! Dans quel rapport raisonnable une telle apparition pourrait-elle se trouver avec la raison...

Et alors le fantôme commença une analyse de la raison, cita Kant, *Critique de la raison pure*, 2^e PARTIE, 1^{re} DIVISION, 3^e LIVRE, 3^e PARAGRAPHE ; la différence des phénomènes et des noumènes, construisit alors la croyance problématique aux fantômes, entassa syllogismes sur syllogismes, et conclut par la preuve logique qu'il n'existe pas de spectres du tout. Cependant une sueur froide me coulait le long du dos, mes dents claquaient comme des castagnettes de terreur, je faisais avec la tête un signe d'assentiment absolu à chaque passage par lequel le docteur revenant démontrait l'absurdité de la peur des revenants, et il démontrait avec tant de chaleur qu'à la fin, par distraction, au lieu de sa montre d'or, il tira de son gousset une poignée de vers, qu'il y remit avec une inquiète et grotesque précipitation, et en répétant plus vivement : *La raison est le premier...*

L'horloge sonna une heure, et le fantôme disparut.

Il n'y a pas de fantômes,

de Christian Johann Heinrich Heine (1797-1856),
est un extrait des *Pages choisies de Henri Heine*,
publiées à Paris, en 1899.

ISBN : 978-2-89854-236-7

© Vertiges éditeur, 2024

– 2237^e lecturriel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

Lecturiels
www.lecturiels.org